

813  
M.



PQ2352  
P3

FONDO NAGES  
RICARDO COVARRUBIAS

M. DE SALLUS. . . . . MM. WORMS.  
M. JACQUES DE RANDOL. . . . . LE BARGY.  
MADAME DE SALLUS. . . . . M<sup>lle</sup> BARTET.

A Paris, de nos jours.  
**CAPILLA ALFONSINA**  
**BIBLIOTECA UNIVERSITARIA**  
**U. A. N. L.**

**BIBLIOTECA UNIVERSITARIA**  
**"ALFONSO REYES"**  
**FONDO RICARDO COVARRUBIAS**

LA  
PAIX DU MÉNAGE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SALLUS, dans son salon,  
lit au coin du feu.

JACQUES DE RANDOL, entre sans  
bruit, regarde si personne ne le voit et vi-  
vement la baise sur les cheveux. Elle a un sur-  
saut, pousse un petit cri et se retourne.

MADAME DE SALLUS.

Oh! que vous êtes imprudent!

JACQUES DE RANDOL.

Ne craignez rien, on ne m'a point  
vu.

MADAME DE SALLUS.

Mais les domestiques?

JACQUES DE RANDOL.

Dans l'antichambre.

MADAME DE SALLUS.

Comment!... on ne vous a pas  
annoncé!

JACQUES DE RANDOL.

Non... On m'a ouvert la porte, sim-  
plement.

MADAME DE SALLUS.

Mais à quoi pensent-ils?

JACQUES DE RANDOL.

Ils pensent, sans doute, que je ne  
compte plus.

MADAME DE SALLUS.

Je ne leur permettrai pas cela. Je

veux qu'on vous annonce. Cela aurait mauvais air.

JACQUES DE RANDOL, riant.

Ils vont peut-être se mettre à annoncer votre mari...

MADAME DE SALLUS.

Jacques, cette plaisanterie est déplacée.

JACQUES DE RANDOL.

Pardon. (Il s'assied.) Attendez-vous quelqu'un ?

MADAME DE SALLUS.

Oui,... probablement. Vous savez que je reçois toujours quand je suis chez moi.

JACQUES DE RANDOL.

Je sais qu'on a le plaisir de vous apercevoir cinq minutes, juste le temps de vous demander des nouvelles de votre santé, et puis paraît un monsieur quelconque, amoureux de vous, bien entendu, et qui attend avec impatience que le premier arrivé s'en aille.

MADAME DE SALLUS, *souriant.*

Que voulez-vous y faire? Du moment que je ne suis pas votre femme, il faut bien qu'il en soit ainsi.

JACQUES DE RANDOL.

Ah! Si vous étiez ma femme!

MADAME DE SALLUS.

Si j'étais votre femme?

JACQUES DE RANDOL.

Je vous emmènerais, pendant cinq

ou six mois, loin de cette horrible ville, pour vous posséder tout seul.

MADAME DE SALLUS.

Vous en auriez vite assez.

JACQUES DE RANDOL.

Ah! mais non.

MADAME DE SALLUS.

Ah! mais oui.

JACQUES DE RANDOL.

Savez-vous que c'est très torturant d'aimer une femme comme vous.

MADAME DE SALLUS.

Pourquoi?

JACQUES DE RANDOL.

Parce qu'on vous aime, comme les affamés regardent les pâtés et les volailles derrière les vitres d'un restaurant.

MADAME DE SALLUS.

Oh! Jacques!...

JACQUES DE RANDOL.

C'est vrai. Une femme du monde

appartient au monde, c'est-à-dire à tout le monde, excepté à celui à qui elle se donne. Celui-là peut la voir, toutes portes ouvertes, un quart d'heure tous les trois jours, pas plus souvent, à cause des valets. Par exception, avec mille précautions, avec mille craintes, avec mille ruses, elle le rejoint, une ou deux fois par mois, dans un logis meublé. C'est elle alors qui a juste un quart d'heure à lui accorder, parce qu'elle sort de chez M<sup>me</sup> X..., pour aller chez M<sup>me</sup> Z..., où elle a dit à son cocher de la prendre. S'il pleut, elle ne

viendra pas, car il lui est alors impossible de se débarrasser de ce cocher. Or, ce cocher et le valet de pied, et M<sup>me</sup> X..., et M<sup>me</sup> Z..., et toutes les autres, tous ceux qui entrent chez elle comme dans un musée, un musée qui ne ferme pas, tous ceux et toutes celles qui mangent sa vie, minute par minute, seconde par seconde, à qui elle se doit comme un employé doit son temps à l'État, parce qu'elle est du monde, tous ces gens sont la vitre transparente et incassable qui vous sépare de ma tendresse.

MADAME DE SALLUS.

Vous êtes nerveux, aujourd'hui.

JACQUES DE RANDOL.

Non, mais je suis affamé de solitude avec vous. Vous êtes à moi, n'est-ce pas, ou plutôt je suis à vous; eh bien! est-ce que ça en a l'air, en vérité? Je passe ma vie à chercher les moyens de vous rencontrer. Oui, notre amour est fait de rencontres, de saluts, de regards, de frôlements et pas d'autre chose. Nous nous rencontrons, le matin;

dans l'avenue, un salut; nous nous rencontrons chez vous ou chez une femme quelconque, vingt paroles; nous nous rencontrons au théâtre, dix paroles; nous dinons quelquefois à la même table, trop loin pour nous parler, et alors je n'ose même pas vous regarder, à cause des autres yeux. C'est cela s'aimer! Est-ce que nous nous connaissons seulement?

MADAME DE SALLUS.

Alors, vous voudriez peut-être m'enlever?

JACQUES DE RANDOL.

C'est impossible, malheureusement.

MADAME DE SALLUS.

Alors, quoi?

JACQUES DE RANDOL.

Je ne sais pas. Je dis seulement que cette vie est très énervante.

MADAME DE SALLUS.

C'est justement parce qu'il y a beaucoup d'obstacles que votre tendresse ne languit point.

JACQUES DE RANDOL.

Oh! Madeleine, pouvez-vous dire cela?

MADAME DE SALLUS.

Croyez-moi, si votre affection a des chances de durer, c'est surtout parce qu'elle n'est pas libre.

JACQUES DE RANDOL.

« Vrai! je n'ai jamais vu une femme aussi positive que vous. Alors, vous croyez que si le hasard faisait que je

fusse votre mari, je cesserais de vous aimer ?

MADAME DE SALLUS.

Pas tout de suite, mais bientôt.

JACQUES DE RANDOL.

C'est révoltant, ce que vous dites!

MADAME DE SALLUS.

Non, c'est juste. Vous savez, quand un confiseur prend à son service une vendeuse gourmande, il lui dit : « Mangez des bonbons tant que vous voudrez, mon enfant. » Elle s'en

gorge pendant huit jours, puis elle en est dégoûtée pour le reste de sa vie.

JACQUES DE RANDOL.

Ah çà! voyons, pourquoi m'avez-vous... distingué?

MADAME DE SALLUS.

Je ne sais pas,... pour vous être agréable.

JACQUES DE RANDOL.

Je vous en prie. Ne vous moquez pas de moi.

MADAME DE SALLUS.

Je me suis dit : Voici un pauvre garçon qui a l'air très amoureux de moi. Moi, je suis très libre, moralement, ayant tout à fait cessé de plaire à mon mari depuis plus de deux ans. Or, puisque cet homme m'aime, pourquoi pas lui?

JACQUES DE RANDOL.

Vous êtes cruelle.

MADAME DE SALLUS.

Au contraire, je ne l'ai pas été.

De quoi vous plaignez-vous donc ?

JACQUES DE RANDOL.

Tenez, vous m'exaspérez avec cette moquerie continuelle. Depuis que je vous aime vous me torturez ainsi et je ne sais seulement pas si vous avez pour moi la moindre tendresse.

MADAME DE SALLUS.

J'ai eu, en tous cas, des bontés.

JACQUES DE RANDOL.

Oh ! vous avez joué un jeu bizarre.

Dès le premier jour, je vous ai sentie coquette avec moi, coquette obscurément, mystérieusement, coquette comme vous savez l'être, sans le montrer, quand vous voulez plaire, vous autres. Vous m'avez peu à peu conquis avec des regards, des sourires, des poignées de main, sans vous compromettre, sans vous engager, sans vous démasquer. Vous avez été terriblement forte et séduisante. Je vous ai aimée de toute mon âme, moi, sincèrement et loyalement. Et, aujourd'hui, je ne sais pas quel sentiment vous avez là — au

fond du cœur, — quelle pensée vous avez là — au fond de la tête, — je ne sais pas, je ne sais rien. Je vous regarde et je me dis : cette femme, qui semble m'avoir choisi, semble aussi oublier toujours qu'elle m'a choisi. M'aime-t-elle? Est-elle lasse de moi? A-t-elle fait un essai, pris un amant pour voir, pour savoir, pour goûter, — sans avoir faim? Il y a des jours où je me demande si, parmi tous ceux qui vous aiment, et qui vous le disent sans cesse, il n'y en a pas un qui commence à vous plaire davantage.

MADAME DE SALLUS.

Mon Dieu! Il y a des choses qu'il ne faut jamais approfondir.

JACQUES DE RANDOL.

Oh! que vous êtes dure! Cela signifie que vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS.

De quoi vous plaignez-vous? De ce que je ne parle point, ... car... je ne crois pas que vous ayez autre chose à me reprocher.

JACQUES DE RANDOL.

Pardonnez-moi. Je suis jaloux.

MADAME DE SALLUS.

De qui?

JACQUES DE RANDOL.

Je ne sais pas. Je suis jaloux de tout ce que j'ignore en vous.

MADAME DE SALLUS.

Oui. Sans m'être reconnaissant du reste.

JACQUES DE RANDOL.

Pardon. Je vous aime trop, tout m'inquiète.

MADAME DE SALLUS.

Tout?

JACQUES DE RANDOL.

Oui, tout.

MADAME DE SALLUS.

Êtes-vous jaloux de mon mari?

JACQUES DE RANDOL, stupéfait.

Non... Quelle idée!

MADAME DE SALLUS.

Eh bien ! vous avez tort.

JACQUES DE RANDOL.

Allons, toujours votre moquerie.

MADAME DE SALLUS.

Non. Je voulais même vous en parler, très sérieusement, et vous demander conseil.

JACQUES DE RANDOL.

Au sujet de votre mari ?

MADAME DE SALLUS, sérieuse.

Oui. Je ne ris pas, ou plutôt je ne ris plus. (Riant.) Alors vous n'êtes pas jaloux de mon mari ? C'est pourtant le seul homme qui ait des droits sur moi.

JACQUES DE RANDOL.

C'est justement parce qu'il a des droits que je ne suis point jaloux. Le cœur des femmes n'admet point qu'on ait des droits.

MADAME DE SALLUS.

Mon cher, le droit est une chose

positive, un titre de possession qu'on peut négliger — comme mon mari l'a fait depuis deux ans, — mais aussi dont on peut toujours user à un moment donné, comme il semble vouloir le faire depuis quelque temps.

JACQUES DE RANDOL.

Vous dites que votre mari . .

MADAME DE SALLUS.

Oui.

JACQUES DE RANDOL.

C'est impossible...

MADAME DE SALLUS.

Pourquoi impossible ?

JACQUES DE RANDOL.

Parce que votre mari a... d'autres occupations.

MADAME DE SALLUS.

Il aime en changer, paraît-il.

JACQUES DE RANDOL.

Voyons, Madeleine, que se passe-t-il ?

MADAME DE SALLUS.

Tiens!...vous devenez donc jaloux de lui?

JACQUES DE RANDOL.

Je vous en supplie, dites-moi si vous vous moquez ou si vous parlez sérieusement.

MADAME DE SALLUS.

Je parle sérieusement. Très sérieusement.

JACQUES DE RANDOL.

Alors que se passe-t-il?

MADAME DE SALLUS.

Vous savez ma situation, mais je ne vous ai jamais dit toute mon histoire. Elle est fort simple. La voici en vingt mots. J'ai épousé, à dix-neuf ans, le comte Jean de Sallus, devenu amoureux de moi après m'avoir vue à l'Opéra-Comique. Il connaissait déjà le notaire de papa. Il a été très gentil, pendant les premiers temps; oui, très gentil! Je crois vraiment qu'il m'aima. Et moi aussi, j'étais très gentille pour lui, très gentille. Certes, il n'a pas

pu m'adresser l'ombre d'un reproche.

JACQUES DE RANDOL.

L'aimiez-vous ?

MADAME DE SALLUS.

Mon Dieu ! ne faites donc jamais de ces questions-là !

JACQUES DE RANDOL.

Alors, vous l'aimiez ?

MADAME DE SALLUS.

Oui et non. Si je l'aimais, c'était

comme une petite sottise. Mais je ne le lui ai jamais dit, car je ne sais pas manifester.

JACQUES DE RANDOL.

Ça, c'est vrai.

MADAME DE SALLUS.

Oui, il est possible que je l'aie aimé quelque temps, naïvement, en jeune femme timide, tremblante, gauche, inquiète, toujours effarouchée par cette vilaine chose, l'amour